



BOLLETTINO

SALA STAMPA DELLA SANTA SEDE

N. 0626

Mercoledì 02.10.2013

Pubblicazione: Immediata

Sommario:

◆ **INTERVENTO DEL SEGRETARIO PER I RAPPORTI CON GLI STATI AL DIBATTITO GENERALE DELLA 68.ma SESSIONE DELL'ASSEMBLEA GENERALE DELL'ONU**

◆ **INTERVENTO DEL SEGRETARIO PER I RAPPORTI CON GLI STATI AL DIBATTITO GENERALE DELLA 68.ma SESSIONE DELL'ASSEMBLEA GENERALE DELL'ONU**

INTERVENTO DEL SEGRETARIO PER I RAPPORTI CON GLI STATI AL DIBATTITO GENERALE DELLA 68.ma SESSIONE DELL'ASSEMBLEA GENERALE DELL'ONU

- INTERVENTO DI S.E. MONS. DOMINIQUE MAMBERTI
- TRADUZIONE IN LINGUA ITALIANA

Pubblichiamo seguito l'intervento che il Segretario per i Rapporti con gli Stati, S.E. Mons. Dominique Mamberti ha pronunciato ieri a New York nel corso del Dibattito generale della 68.ma Sessione dell'Assemblea Generale dell'ONU:

● INTERVENTO DI S.E. MONS. DOMINIQUE MAMBERTI

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur, avant tout, de vous exprimer les félicitations du Saint-Siège pour votre élection à la Présidence de la 68ème session de l'Assemblée générale. Je suis également heureux de transmettre à vous-même, comme à toutes les délégations participantes, les plus cordiales salutations de Sa Sainteté le Pape François, qui assure sa proximité et sa prière afin que cette session de l'Assemblée générale soit fructueuse.

Monsieur le Président,

Sa Sainteté le Pape François, au cours des premiers pas de son Pontificat, a su ouvrir, d'une façon qui a suscité l'enthousiasme, un nouvel horizon d'espérance fondé sur une culture de la rencontre, qui devrait être le principe et donner la mesure de toutes les relations sociales, interpersonnelles et internationales. Cette culture se caractérise par la reconnaissance concrète et exigeante de la valeur de l'autre, aussi bien de l'individu, que des groupes sociaux ou des États et elle a son fondement ultime dans la reconnaissance de la dignité et la transcendance de l'homme. Aussi l'affirmation de la foi, qui, dans certains secteurs de la société contemporaine est perçue avec peur et accusée injustement d'être le début de l'intolérance, devient en réalité le moteur de la compréhension, de l'union des peuples et de la paix. Je forme des vœux pour que cette session de l'Assemblée générale soit inspirée par le même esprit de solidarité universelle que celui qui a animé la journée de prière pour la paix convoquée par le Pape le 7 septembre dernier, et à laquelle se sont unis des responsables religieux de toutes les confessions. Qu'elle creuse un sillon et soit l'occasion d'un nouvel élan afin que toutes les nations se mettent résolument en marche pour résoudre les conflits ouverts et cicatriser les blessures de l'humanité.

Il est très opportun que le thème « Le programme de développement pour l'après-2015 : préparons le terrain » ait été choisi pour la présente session de l'Assemblée générale. L'expérience de la réalisation des Objectifs du Millénaire (*Millennium Development Goals*), avec ses avancées, mais aussi ses limites et ses ombres, a mis en évidence l'importance de fixer des buts communs pour tous les membres de la communauté internationale, qui servent de catalyseur, de moteur et de mesure des efforts des acteurs internationaux, qu'il s'agisse aussi bien des Nations Unies et des Agences spécialisées que des organisations régionales et des États. Il est à souhaiter, en ce sens, que cette session de l'Assemblée générale permette de renouveler l'adhésion commune aux concepts fondamentaux qui sont à la base de l'Organisation des Nations Unies et qui demeurent valides pour la détermination d'objectifs nouveaux et adaptés à l'après-2015. Ceux-ci, du point de vue du développement humain intégral, devraient partir de la promotion de la famille, fondée sur l'union d'un homme et d'une femme, et de la protection de ses droits, en tant que cellule sociale de base et fondement de tout développement stable et durable. Ces objectifs devraient aussi « permettre une vie digne à tous les êtres humains, des plus âgés aux enfants qui sont encore dans le sein maternel, ... à ceux qui se trouvent dans les situations sociales les plus difficiles ou dans les lieux les plus reculés » [*Lettre du Saint-Père au Président Vladimir Poutine*, 4 septembre 2013].

Alors que s'approche l'échéance pour la réalisation des *Millennium Development Goals*, il n'est pas difficile de constater qu'ils n'ont pas été atteints de façon universelle. Cela est dû, en partie, aux limitations et aux ambiguïtés, y compris d'ordre éthique, inhérentes à la formulation de certains de ces objectifs et, surtout, à la difficulté de mettre au point de manière efficace et consensuelle les moyens de mise en œuvre du huitième objectif, relatif aux ressources nécessaires pour rejoindre les sept autres. En lien avec cet objectif, les décisions qui ont suivi la crise de 2008 ont cherché à proposer une manière équitable de gouverner les finances internationales et à réformer les grandes organisations financières multilatérales. Toutefois, il est regrettable que les discussions sur la façon de gouverner l'économie mondiale se soient essentiellement déroulées à l'intérieur de groupes restreints d'États, comme le G20, n'incluant pas les États les plus pauvres ou les moins peuplés. Bien que justifiée du point de vue pratique, une telle façon de procéder ne légitime pas en soi les décisions qui peuvent avoir des conséquences importantes sur les autres membres de l'ONU qui ne participent ni directement ni indirectement au G20. Si l'on veut assurer la future mise en œuvre des objectifs communs de développement pour l'après-2015, il est urgent de concevoir des mécanismes juridiques internationaux qui permettent la participation de tous les États à la conception et à l'application des grandes décisions économiques communes.

Il serait insuffisant, toutefois, de créer une structure financière et commerciale reconnue comme juste et équitable par tous les États, si l'on ne confrontait pas en permanence les résultats obtenus avec les objectifs, afin de garantir que les conditions de vie de ceux qui sont dans le besoin progressent effectivement. Les futurs objectifs de développement pour l'après-2015 doivent, par conséquent, identifier des moyens de contrôle et de correction des orientations économiques, afin d'obtenir des résultats concrets pour arriver à l'élimination de la faim dans le monde, mais aussi la diminution progressive des bidonvilles, l'accès généralisé à l'eau potable, l'amélioration pour tous des conditions sanitaires etc.

Le cadre serait cependant incomplet si l'on détournait l'attention d'un facteur externe aux objectifs même de

développement, mais pourtant absolument essentiel pour leur mise en œuvre, à savoir, la paix. S'il est vrai, d'une part, que « les injustices, les inégalités excessives d'ordre économique ou social, ... qui sévissent entre les hommes et les nations, menacent sans cesse la paix et causent les guerres » (*Catéchisme de l'Église Catholique - CEC*, n. 2317), il est vrai aussi, d'autre part, que la guerre, le terrorisme, la criminalité organisée et d'autres formes de violence armée, nationale et internationale, constituent les obstacles les plus importants au développement. Par conséquent, la question sur l'après-2015 doit aussi être posée aujourd'hui dans le contexte des graves conflits en cours, et en tout premier lieu, celui de la Syrie. Face à ces guerres et massacres, il est urgent que la communauté internationale s'engage sur le chemin du développement avec une plus grande détermination et sans céder au découragement.

Si l'on accepte de considérer la paix, comme *conditio sine qua non* du développement humain intégral, il est nécessaire de revenir à certains principes de base sur lesquels la communauté internationale s'est engagée solennellement il y a près de 70 ans. Les Nations Unies, à ce moment-là, ont été créées « pour sauver les générations futures du fléau de la guerre » (*Charte des Nations Unies, préambule*), et pour « assurer, au moyen de l'acceptation de principes et de l'institution de systèmes, que la force des armes ne sera plus utilisée, étant sauf l'intérêt commun » (*Idem*, cf. art. 1-2). Le droit de recourir à la guerre, qui autorisait jusqu'alors l'usage politique et autonome de la force militaire, a été remplacé par l'attribution au Conseil de Sécurité des Nations Unies d'un pouvoir d'autorité concernant l'usage de la force, auquel la Charte de l'Organisation associe la seule exception de la légitime défense, dans les modalités et limites prévues en son article 51.

De la sorte, on peut dire que, après les drames de la première et de la seconde guerre mondiale, les Nations ont recréé une normativité internationale, en concevant des instruments juridiques qui contribuent à établir un « droit », au sens le plus élevé de justice. En effet, le Droit international ne peut plus être compris comme synonyme des 'lois de la Communauté internationale', accords et coutumes par le moyen desquelles les actions des États sont coordonnées. À partir de la Charte des Nations Unies, tous les États ont voulu affirmer que le droit international est un système légal qui a pour objectif de base, même si ce n'est pas le seul, de contrôler l'usage de la violence entre les États, et qui a comme norme constitutionnelle fondamentale (*Grundnorm*) la limitation de l'usage de la force aux cas et selon les conditions prévus par la Charte elle-même. Il s'ensuit que la limitation de la force constitue le principe premier et incontournable, autant que le but ultime de tout système juridique pour la protection de la personne et de ses droits élémentaires.

Il est tragique de constater encore aujourd'hui qu'en dépit de la haute valeur des principes juridiques de base des Nations Unies, les mécanismes et procédures de mise en œuvre n'ont pas permis d'éviter de graves conflits civils ou régionaux, ni de protéger les populations. Le continent africain présente de nombreuses situations de conflits, actuels ou potentiels, avec des dizaines de groupes armés qui sèment mort et souffrances dans la population. Je voudrais en particulier mentionner ici la situation dans l'est de la République Démocratique du Congo et en République Centrafricaine. Le Moyen Orient continue d'être l'objet de profonde préoccupation au plan international, et, dans certains pays du continent américain, le narco-trafic a atteint les proportions d'une entité capable de faire la guerre aux États. L'Asie présente également, dans plusieurs régions, des zones importantes de tensions. Dans beaucoup de ces conflits, il y a eu, ou il y a encore, intervention de pacification de l'ONU, en coordination avec les Organisations régionales. Il est ainsi donné suite à une tradition de grand mérite, qui remonte aux origines mêmes de l'Organisation. Cependant l'histoire atteste aussi que lorsque les moyens disponibles ne sont pas suffisants, et quand prévaut le poids des intérêts nationaux et internationaux, l'intervention des Nations Unies ne peut se concrétiser ou, si elle est entreprise, n'a qu'un succès limité.

Malgré ces difficultés, toute l'expérience de maintien et de consolidation de la paix développée par l'ONU doit être considérée comme positive, y compris celle qui a eu de faibles résultats immédiats, parce qu'elle constitue en soi une expression concrète de deux grands principes de droit naturel, autrement dit des droits intrinsèquement liés à la dignité de l'homme. Le premier exige que l'on fasse tout ce qui est raisonnablement possible pour éviter la guerre, « à cause des maux et des injustices qu'elle entraîne ». (cf. *CEC*, n. 2327). Le second énonce la validité permanente de la loi morale durant les conflits armés. A cet égard, « les pratiques délibérément contraires au droit des gens et à ses principes universels sont des crimes » (*CEC*, n. 2328), qui, dans les cas les plus graves, peuvent être qualifiés de crimes contre l'humanité.

Il apparaît clairement que, dans la vie des peuples, les conflits armés créent des divisions profondes et de

graves blessures qui demandent de longues années pour être cicatrisées. L'exemple qui aujourd'hui angoisse et consterne le monde entier est évidemment celui du grave conflit qui s'est développé en Syrie, causant déjà plus de cent dix mille morts, quatre millions de personnes déplacées et plus de deux millions de réfugiés dans les pays voisins, en particulier au Liban et en Jordanie, et risquant en outre à tout moment de devenir un conflit international. En plus des terribles pertes en vies humaines, le conflit est en train de détruire l'un des plus riches patrimoines historiques, culturels et de cohabitation humaine, fortement lié aux trois religions monothéistes et à toute la culture européenne. Rappelant la longue histoire au cours de laquelle les diverses composantes de la société ont créé ensemble ce patrimoine et ce tissu de relations humaines, je ne puis manquer de manifester ici la vive préoccupation du Saint-Siège pour le sort des communautés chrétiennes et des autres minorités, qui ne doivent pas être contraintes, d'une façon ou d'une autre, à l'exil, mais au contraire doivent conserver une place dans la future configuration du pays et donner leur contribution au bien commun. Le plus récent rapport de la Commission internationale indépendante d'enquête, instituée par le Conseil des droits de l'homme, a donné pour prouvé que des massacres et d'autres très graves violations des droits de l'homme ont été commis par les parties en conflit. Les mêmes experts ont rappelé avec force qu'il n'y a pas de solution militaire possible (*Independent International Commission of Inquiry on the Syrian Arab Republic 'IICIS', Report to the U.N. General Assembly, A/HRC/24/46, 16 August 2013, released on 11 September 2013*). Dans ce contexte, le Saint-Siège veut ici affirmer qu'il faut absolument éviter tout acte qui puisse aggraver et même étendre la conflagration, et augmenter, jusqu'à l'indicible, les souffrances des populations innocentes.

Dans sa récente lettre adressée aux *leaders* du G20, réunis à Saint-Pétersbourg en septembre dernier, le Saint-Père, évoquant la responsabilité de la communauté internationale à l'égard de la Syrie, a signalé comme regrettable que « trop d'intérêts partisans [aient] prévalu depuis qu'a commencé le conflit syrien, empêchant de trouver une solution qui évite le massacre inutile auquel nous assistons ». Je voudrais, en reprenant ses mots, demander aux *leaders* des États de ne pas rester « indifférents face aux drames que vit depuis trop longtemps la bien-aimée population syrienne et qui risquent d'apporter de nouvelles souffrances à une région si éprouvée et ayant besoin de paix. À tous et à chacun d'eux, j'adresse un appel sincère afin qu'ils contribuent à trouver les moyens de surmonter les diverses oppositions et abandonnent toute vaine poursuite d'une solution militaire. Que soit pris, au contraire, un nouvel engagement à poursuivre, avec courage et détermination, une solution pacifique à travers le dialogue et la négociation entre les parties intéressées, avec le soutien unanime de la communauté internationale. En outre, tous les gouvernements du monde ont le devoir moral de favoriser toute initiative visant à promouvoir l'assistance humanitaire à ceux qui souffrent à cause du conflit au sein et à l'extérieur du pays ».

On doit reconnaître que dans la crise syrienne, les organes et agences du système des Nations Unies ont cherché à déployer tous les moyens disponibles pour protéger les populations civiles. Ce qui a peut-être manqué trop longtemps, c'est le courage des États membres pour rendre prioritaire dans l'engagement international la résolution du conflit. Le Secrétaire Général des Nations Unies a récemment évoqué la « défaite collective » de la communauté internationale dans sa capacité à prévenir et éviter les atrocités commises en Syrie (cf. *Secretary-General's Remarks to the General Assembly's Informal Interactive Dialogue on "The Responsibility to Protect: State Responsibility and Prevention"*). A ce sujet, je voudrais rappeler le concept de la "responsabilité de protéger" auquel le Secrétaire Général a aussi fait référence, et souligner l'importance qu'elle revêt pour le Saint-Siège. En effet, l'adoption du concept politique et juridique de la "responsabilité, nationale et internationale, de protéger les populations des crimes de génocides et d'épuration ethnique et des crimes contre l'humanité" au cours du Sommet mondial des 14-16 septembre 2005, a été une grande avancée de la Communauté internationale. Malheureusement, la "responsabilité de protéger" a parfois été comprise de façon erronée, comme si elle consistait en la justification d'un recours aux armes, alors qu'en réalité elle veut signifier bien autre chose. Elle est un esprit de solidarité profond et impératif, qui invite chacun, à commencer par les responsables des Nations, à ressentir comme siennes les graves crises humanitaires là où elles arrivent et à s'engager afin que soient mis en œuvre immédiatement l'ensemble des mesures disponibles - diplomatiques, économiques, d'opinion publique, ainsi que les mécanismes prévus par la Charte des Nations Unies - en vue d'apporter une solution efficace. Pour donner une continuité active au débat sur la "responsabilité de protéger", il serait souhaitable d'entreprendre une réflexion sincère sur la façon d'inclure explicitement ce concept dans le mandat du Conseil de Sécurité dans l'article 24 de la Charte des Nations Unies et, éventuellement, dans le cas d'espèce de l'article 39 relatif à l'action en cas de menace contre la paix.

Dans cette optique, la tragédie syrienne constitue à la fois un défi et une opportunité pour l'Organisation des Nations Unies pour donner, de manière concertée, créative et positive, une nouvelle vigueur à tous ses organes, mécanismes et procédures. A cet égard, on doit saluer comme un pas positif l'adoption à l'unanimité par le Conseil de sécurité de la Résolution 2118 (2013), le 27 septembre dernier. Ma Délégation souhaite que l'accord qui a été trouvé sur ce document donne une impulsion décisive au processus de Genève, afin qu'il soit enfin possible « d'instaurer la stabilité et la réconciliation » (cf. N. 17 de la Résolution) dans le pays. Une solution pacifique et durable au conflit syrien créerait un précédent significatif pour le siècle présent, marquerait la route pour affronter les autres conflits que la communauté internationale n'a pas réussi à résoudre jusqu'ici, faciliterait grandement l'inclusion du principe de la "responsabilité de protéger" dans la Charte des Nations Unies, et, du point de vue plus général du développement économique et social, serait la manifestation la plus claire et évidente de la volonté d'entreprendre, avec honnêteté et efficacité, un chemin de développement durable pour l'après-2015.

Monsieur le Président,

Le Pape François, par ses paroles et son geste prophétique du 7 septembre dernier, a lancé un vaste mouvement mondial de prière pour la paix, dont les fruits ont été immédiatement perceptibles dans l'adhésion spontanée et sincère de l'opinion publique à cet objectif. La portée de ce geste a dépassé les différences de religion, culture, nationalité ou provenance géographique, et a exercé une forte influence sur les *leaders* mondiaux. En accompagnant le Saint-Père et sous son impulsion, les organes compétents du Saint-Siège ont aussi déployé une action diplomatique dans le but d'arrêter la violence et de promouvoir le dialogue entre les parties impliquées dans le conflit, mettant ainsi en acte l'un des buts principaux de sa présence internationale.

Avec le Pape, et nous rattachant au thème central du présent Débat général, nous affirmons avec force que la guerre constitue « le refus concret de s'engager pour atteindre les grands objectifs économiques et sociaux que la communauté internationale s'est fixés [...] Malheureusement, les nombreux conflits armés qui affligent aujourd'hui encore le monde nous présentent, chaque jour, des images dramatiques de pauvreté, de faim, de maladies et de mort. En effet, sans paix, il ne peut y avoir aucun type de développement économique. La violence ne conduit jamais à la paix, condition nécessaire pour ce développement » (*Lettre du Saint-Père au Président Vladimir Poutine*).

Monsieur le Président,

Le Saint-Siège retient, conformément à l'enseignement théologique et éthique de l'Église catholique, qu'« à cause des maux et des injustices qu'entraîne toute guerre nous devons faire tout ce qui est raisonnablement possible pour éviter la guerre » (*CEC*, n. 2327). C'est pourquoi, également, « l'Église presse instamment chacun de prier et d'agir pour que la Bonté divine nous libère de l'antique servitude de la guerre » (*CEC*, n. 2307).

Ma Délégation, en rappelant ces principes éthiques qui inspirent et animent l'action internationale du Saint-Siège, n'a pas d'autre ambition que de fournir une contribution d'ordre moral à la présente session de l'Assemblée générale, tout en exprimant une nécessaire reconnaissance pour le travail accompli par divers organes et agences de l'ONU pour soulager les souffrances provoquées par la crise syrienne ou d'autres situations de conflit et un encouragement afin qu'ils continuent leur action humanitaire. Ma Délégation veut aussi lancer un appel fort à l'exercice de leur responsabilité par tous les États membres. Il y aura la paix et on atteindra les objectifs du développement humain intégral en faveur de chaque habitant de la terre, en particulier des plus faibles et des personnes qui n'ont aucune voix ni aucune représentation, si, et seulement si, chaque État est capable d'assumer pleinement ses propres responsabilités pour le bien commun de tous.

Merci Monsieur le Président.

[01405-03.01] [Texte original: Français]

● **TRADUZIONE IN LINGUA ITALIANA**

Signor Presidente,

Ho l'onore, innanzitutto, di esprimere le congratulazioni della Santa Sede per la Sua elezione alla Presidenza della 68.ma sessione dell'Assemblea Generale. Parimenti, sono lieto di trasmettere a Lei, come pure a tutte le delegazioni partecipanti, i più cordiali saluti di Sua Santità Papa Francesco, che assicura la Sua vicinanza e la Sua preghiera affinché questa sessione dell'Assemblea Generale sia fruttuosa.

Signor Presidente,

Sua Santità Papa Francesco, nei primi passi del Suo Pontificato, ha saputo aprire, in modo entusiasmante, un nuovo orizzonte di speranza, fondato su una cultura dell'incontro, che dovrebbe essere il principio e dare la misura di tutti i rapporti sociali, da quelli interpersonali a quelli internazionali. Tale cultura si caratterizza per il riconoscimento concreto ed impegnativo del valore dell'altro, sia del singolo sia dei gruppi sociali o degli Stati e ha il suo fondamento ultimo nel riconoscimento della dignità e della trascendenza dell'uomo. Così, l'affermazione della fede, che in certi settori della civiltà contemporanea è vista con paura e accusata ingiustamente di essere l'inizio dell'intolleranza, diventa in realtà il motore della comprensione, dell'unione dei popoli e della pace. Formulo voti affinché questa sessione dell'Assemblea generale sia ispirata dallo stesso spirito di solidarietà universale che ha animato la giornata di preghiera per la pace indetta dal Papa il 7 settembre scorso, e a cui si sono uniti leader religiosi di tutte le confessioni. Che essa segni la strada e sia l'occasione di un nuovo slancio affinché tutte le nazioni si mettano decisamente in moto per risolvere i conflitti aperti e rimarginare le ferite dell'umanità.

È molto opportuno che il tema "***Il programma di sviluppo per il dopo 2015 – preparando il terreno***" sia stato scelto per la presente sessione dell'Assemblea generale. L'esperienza della realizzazione degli Obiettivi del Millennio (*Millennium Development Goals*), con i suoi progressi, ma anche con i suoi limiti e le sue ombre, ha messo in evidenza l'importanza di fissare mete comuni per tutti i membri della comunità internazionale, che servano da catalizzatore e motore e misura degli sforzi degli attori internazionali, sia che si tratti delle Nazioni Unite e delle Agenzie specializzate, che delle Organizzazioni regionali e degli Stati. E' da augurarsi, in tale senso, che la presente sessione dell'Assemblea generale permetta di rinnovare l'adesione comune ai concetti fondamentali che sono alla base dell'Organizzazione delle Nazioni Unite e che rimangono validi per la determinazione di obiettivi nuovi e adeguati al dopo 2015. Essi, dal punto di vista dello sviluppo umano integrale, dovrebbero partire dalla promozione della famiglia, fondata sull'unione di un uomo e una donna, e dalla protezione dei suoi diritti, quale cellula sociale basica e fondamento di ogni sviluppo duraturo e sostenibile. Essi dovrebbero pure «*assicurare una vita degna a tutti e ad ogni abitante della terra, dai più anziani ai bambini ancora nel grembo materno, (...) persino a coloro che si trovano nelle situazioni sociali più difficili o nei luoghi più sperduti*» [Lettera del Santo Padre al Presidente Vladimir Putin, 4 settembre 2013].

Con l'approssimarsi della scadenza per la realizzazione dei *Millennium Development Goals*, non è difficile constatare che il loro raggiungimento non è stato universale. Ciò è dovuto, in parte, alle limitazioni e ambiguità, comprese quelle di natura etica, insite nella formulazione di alcuni di questi obiettivi, ma, soprattutto, alla difficoltà di mettere a fuoco in modo efficace e consensuale i mezzi di attuazione dell'ottavo obiettivo, relativo alle risorse economiche necessari per conseguire gli altri sette. In relazione a tale obiettivo, le decisioni che sono seguite alla crisi del 2008 hanno cercato di disegnare una governabilità equa delle finanze internazionali e di riformare le grandi organizzazioni finanziarie multilaterali. Tuttavia, duole constatare che le discussioni circa la governabilità dell'economia mondiale si sono svolte essenzialmente all'interno di gruppi ristretti di Stati, come è il caso dei membri del G20, che non includono gli Stati più poveri o i meno popolosi. Pur avendo una giustificazioni dal punto di vista pratico, una tale maniera di procedere non legittima di per sé le decisioni, che possono avere conseguenze importanti sugli altri membri dell'ONU che non partecipano, direttamente né indirettamente, al G20. Se si vuole assicurare la futura attuazione degli obiettivi comuni di sviluppo per il dopo 2015, è urgente disegnare meccanismi giuridici internazionali che consentano la partecipazione di tutti gli Stati nella concezione e attuazione delle grandi decisioni economiche comuni.

Sarebbe, tuttavia, insufficiente creare una struttura finanziaria e commerciale riconosciuta come giusta ed equa per tutti gli Stati, se non si confrontasse continuamente il risultato ottenuto con gli obiettivi, al fine di garantire

che le condizioni di vita di coloro che sono nel bisogno progrediscono effettivamente. I futuri obiettivi di sviluppo per il dopo 2015 devono, pertanto, identificare degli strumenti di controllo e di correzione degli orientamenti economici, al fine di ottenere dei risultati concreti per arrivare all'eliminazione della fame nel mondo, ma anche la diminuzione effettiva delle bidonville, l'accesso generalizzato all'acqua potabile, il miglioramento per tutti delle condizioni sanitarie, ecc.

Il quadro sarebbe, tuttavia, incompleto, se si deviasse l'attenzione ad un fattore esterno agli stessi obiettivi di sviluppo, ma comunque assolutamente essenziale per la loro attuazione, ovvero la pace. Se è vero, da una parte, che «*le ingiustizie, gli eccessivi squilibri di carattere economico o sociale, (...) che dannosamente imperversano tra gli uomini e le nazioni, minacciano incessantemente la pace e causano le guerre*» (CCC, N. 2317), è vero anche, dall'altra parte, che la guerra, il terrorismo, la criminalità organizzata e altre forme di violenza armata, nazionale ed internazionale, costituiscono gli ostacoli più importanti allo sviluppo. Perciò, la domanda sul dopo 2015 deve anche essere posta oggi nel contesto dei gravi conflitti in atto e, primo fra tutti, quello in Siria. Di fronte a tali guerre e stragi è urgente che la comunità internazionale s'impegni sulla via dello sviluppo con una più grande determinazione e senza cedere allo scoraggiamento.

Se accettiamo di considerare la pace quale *conditio sine qua non* per lo sviluppo umano integrale, è necessario ritornare ad alcuni principi di base su cui la comunità internazionale si è impegnata solennemente quasi settanta anni fa. Le Nazioni Unite, allora, sono state create «*per salvare le future generazioni dal flagello della guerra*» (Carta delle Nazioni Unite, preambolo), e per «*assicurare, mediante l'accettazione di principi e l'istituzione di sistemi, che la forza delle armi non sarà usata, salvo che nell'interesse comune*» (idem, cfr. artt. 1-2). Il diritto di ricorrere alla guerra, che autorizzava fino ad allora l'uso politico e autonomo della forza militare, è stato sostituito dall'attribuzione al Consiglio di Sicurezza delle Nazioni Unite di un potere d'autorità concernente l'uso della forza, al quale la Carta dell'Organizzazione associa la sola eccezione della legittima difesa, nei modi e limiti previsti dal suo articolo 51.

In questo modo, si può dire che, dopo i drammi della prima e della seconda guerra mondiale, le Nazioni hanno ricreato una normativa internazionale, disegnando alcuni strumenti giuridici che contribuiscono a stabilire un "diritto", nel senso più alto di giustizia. In effetti, il Diritto internazionale non può essere più compreso come sinonimo delle "leggi della comunità internazionale", accordi e consuetudini per mezzo delle quali le azioni degli Stati sono coordinate. A partire dalla Carta delle Nazioni Unite, tutti gli Stati hanno voluto affermare che il Diritto internazionale è un sistema legale, che ha come scopo basilare, anche se non esclusivo, il controllo dell'uso della violenza fra gli Stati, e come norma costituzionale fondamentale (Grundnorm), la limitazione dell'uso della forza ai casi e secondo le condizioni previste nella stessa Carta. Ne consegue che la limitazione della forza costituisce il principio primo e insostituibile, come pure lo scopo ultimo di tutto il sistema giuridico per la protezione della persona e dei suoi diritti elementari.

È tragico constatare ancor oggi che, a dispetto dell'elevatezza dei principi giuridici basilari delle Nazioni Unite, i meccanismi e le procedure di attuazione non hanno permesso di evitare gravi conflitti civili o regionali, né di proteggere le popolazioni. Il Continente africano presenta numerose situazioni di conflitto civile attuale o potenziale, con decine di gruppi armati che seminano morte e sofferenze fra la popolazione. In particolare, vorrei qui menzionare la situazione nell'est della Repubblica Democratica del Congo e nella Repubblica Centrafricana. Il Medio Oriente continua ad essere oggetto di profonda preoccupazione sul piano internazionale, e, in alcuni Paesi del continente americano, il narcotraffico ha assunto le proporzioni di un'entità capace di far guerra agli Stati. Anche l'Asia presenta, in diverse regioni, zone importanti di tensioni. In molti di questi conflitti c'è stato o è ancora in atto l'intervento di pacificazione dell'ONU in coordinamento con le Organizzazioni regionali. Si dà così seguito ad una benemerita tradizione che rimonta alle origini stesse dell'Organizzazione. Tuttavia, anche la storia attesta che allorché i mezzi disponibili non sono più sufficienti e quando prevale il peso degli interessi nazionali ed internazionali in gioco, l'intervento delle Nazioni Unite non può concretizzarsi o, se è stato intrapreso, non ha avuto che un successo limitato.

Malgrado queste difficoltà, tutta l'esperienza di mantenimento e di consolidamento della pace svolta dall'ONU deve essere considerata positiva, anche quella con scarsi risultati immediati, perché costituisce di per sé un'espressione concreta di due grandi principi di diritto naturale, ossia dei diritti intrinsecamente legati alla dignità dell'uomo. Il primo esige che si faccia tutto ciò che è ragionevolmente possibile per evitare la guerra,

«*dati i mali e le ingiustizie di cui è causa*» (cfr. CCC, 2327). Il secondo enuncia la validità permanente della legge morale durante i conflitti armati. Al riguardo, «*le pratiche contrarie al diritto delle genti e ai suoi principi universali, deliberatamente messe in atto, sono dei crimini*»(CCC, 2328), che, nei casi più gravi, possono essere qualificati come crimini contro l'umanità.

Appare chiaro che nella vita dei popoli i conflitti armati creano divisioni profonde e laceranti ferite che richiedono molti anni per essere rimarginate. L'esempio che oggi angoscia e costerna il mondo intero è evidentemente quello del grave conflitto che si è sviluppato in Siria, provocando già più di centodiecimila morti, quattro milioni di sfollati e più di due milioni di rifugiati nei Paesi vicini, in particolare in Libano e in Giordania, e rischiando da un momento all'altro di diventare un conflitto internazionale. Oltre alle terribili perdite di vite umane, il conflitto sta distruggendo uno dei più ricchi patrimoni storici, culturali, e di convivenza umana, fortemente collegato alle tre religioni monoteiste e a tutta la cultura europea. Rammentando la lunga storia nel corso della quale le diverse componenti della società hanno creato insieme tale patrimonio e tale tessuto di relazioni umane, non posso esimermi dal manifestare qui la viva preoccupazione della Santa Sede per la sorte delle comunità cristiane e delle altre minoranze, che non devono essere costrette, da una parte o dall'altra, all'esilio, ma al contrario devono conservare un posto nella futura configurazione del Paese e dare il loro contributo al bene comune. Il più recente rapporto della Commissione internazionale indipendente d'inchiesta istituita dal Consiglio per i Diritti Umani ha dato per provato che sono stati commessi dalle parti in conflitto massacri e altre gravissime violazioni dei diritti umani. Gli stessi esperti hanno ribadito con forza che non c'è soluzione militare possibile (Independent International Commission of Inquiry on the Syrian Arab Republic "IICIS", Report to the U.N. General Assembly, A/HRC/24/46, 16 August 2013, released on 11 September 2013). In tale contesto, la Santa Sede vuole qui affermare che bisogna assolutamente evitare qualsiasi atto che possa aggravare e perfino estendere la conflagrazione ed aumentare, fino all'indicibile, le sofferenze delle popolazioni innocenti.

Nella sua recente lettera indirizzata ai leader del G20, riuniti a San Pietroburgo nel settembre scorso, il Santo Padre, evocando la responsabilità della comunità internazionale nei confronti della Siria, ha segnalato come dispiaccia che «*troppi interessi di parte [abbiano] prevalso da quando è iniziato il conflitto siriano, impedendo di trovare una soluzione che evitasse l'inutile massacro a cui stiamo assistendo*». Vorrei, nel riprendere le Sue parole, domandare ai leader degli Stati di non rimanere «*inerti di fronte ai drammi che vive già da troppo tempo la cara popolazione siriana e che rischiano di portare nuove sofferenze ad una regione tanto provata e bisognosa di pace. A tutti loro, e a ciascuno di loro, rivolgo un sentito appello perché aiutino a trovare vie per superare le diverse contrapposizioni e abbandonino ogni vana pretesa di una soluzione militare. Ci sia, piuttosto, un nuovo impegno a perseguire, con coraggio e determinazione, una soluzione pacifica attraverso il dialogo e il negoziato tra le parti interessate con il sostegno concorde della comunità internazionale. Inoltre, è un dovere morale di tutti i Governi del mondo favorire ogni iniziativa volta a promuovere l'assistenza umanitaria a coloro che soffrono a causa del conflitto dentro e fuori dal Paese*».

Si deve riconoscere che nella crisi siriana gli organi e agenzie del sistema delle Nazioni Unite hanno cercato di dispiegare tutti i mezzi disponibili per proteggere le popolazioni civili. Ciò che forse è mancato troppo a lungo è il coraggio degli Stati membri di rendere prioritaria nell'impegno internazionale la risoluzione del conflitto. Il Segretario Generale delle Nazioni Unite ha accennato recentemente alla «*sconfitta collettiva*» della comunità internazionale nella sua capacità di prevenire ed evitare le atrocità commesse in Siria (cfr. Secretary-General's Remarks to the General Assembly's Informal Interactive Dialogue on "The Responsibility to Protect: State Responsibility and Prevention"). In proposito, vorrei richiamare il concetto della "responsabilità di proteggere", al quale il Segretario Generale ha anche fatto riferimento, e sottolineare l'importanza che esso riveste per la Santa Sede. Infatti, l'adozione del concetto politico e giuridico della "responsabilità, nazionale ed internazionale, di proteggere le popolazioni dei crimini di genocidio e di pulizia etnica e dei crimini contro l'umanità", nel Vertice mondiale del 14-16 settembre 2005, è stata una grande conquista della Comunità internazionale. Purtroppo, la "responsabilità di proteggere" a volte è stata compresa in modo erroneo, come se consistesse nella giustificazione di un ricorso alle armi, allorché in realtà vuole significare ben altra cosa. Essa è un profondo e cogente spirito di solidarietà, che invita ciascuno, a cominciare dai responsabili delle Nazioni, a sentire come proprie le gravi crisi umanitarie, laddove esse accadano, e ad impegnarsi affinché sia attuato immediatamente l'intero complesso di misure disponibili – diplomatiche, economiche, di opinione pubblica, come pure i meccanismi previsti dalla Carta delle Nazioni Unite – in vista di una soluzione efficace. Per dare una continuità fattiva al dibattito sulla "responsabilità di proteggere", sarebbe auspicabile intraprendere una sincera riflessione

sul modo di includere esplicitamente tale concetto nel mandato del Consiglio di Sicurezza, nell'articolo 24 della Carta delle Nazioni Unite ed, eventualmente, nella fattispecie dell'articolo 39, relativo all'azione in caso di minaccia contro la pace.

In questa ottica, la tragedia siriana costituisce al tempo stesso una sfida e un'opportunità per l'Organizzazione delle Nazioni Unite, per dare, in modo concertato, creativo e positivo, un nuovo vigore a tutti i suoi organi, meccanismi e procedure. A tale proposito, si deve accogliere come un passo positivo l'adozione all'unanimità da parte del Consiglio di sicurezza, il 27 settembre scorso, della Risoluzione 2118 (2013). La mia Delegazione auspica che il consenso raggiunto su tale documento dia un impulso decisivo al processo di Ginevra, affinché sia alla fine possibile *«instaurare la stabilità e la riconciliazione»* (cfr. N. 17 della Risoluzione) nel Paese. Una soluzione pacifica e duratura al conflitto siriano creerebbe un precedente significativo per il secolo presente, segnerebbe la strada per affrontare gli altri conflitti che la comunità internazionale non è riuscita finora a risolvere, faciliterebbe grandemente l'inclusione del principio della "responsabilità di proteggere" nella Carta delle Nazioni Unite, e, dal punto di vista più generale dello sviluppo economico e sociale, sarebbe la manifestazione più chiara ed evidente della volontà di intraprendere con onestà ed efficacia un cammino di sviluppo sostenibile per il dopo 2015.

Signor Presidente,

Papa Francesco, con le sue parole e con il suo gesto profetico del 7 settembre scorso, ha lanciato un vasto movimento mondiale di preghiera per la pace, i cui frutti sono stati immediatamente percepibili nell'adesione spontanea e sincera dell'opinione pubblica a tale obiettivo. La portata di questo gesto ha oltrepassato le differenze di religione, cultura, nazionalità o provenienza geografica, e ha esercitato un forte influsso sui leader mondiali. Accompagnando il Santo Padre e dietro il Suo impulso, le istanze competenti della Santa Sede hanno anche dispiegato un'azione diplomatica allo scopo di fermare la violenza e di promuovere il dialogo fra le parti coinvolte nel conflitto, mettendo in atto così uno degli scopi principali della sua presenza internazionale.

Insieme al Papa, e riallacciandoci al tema centrale del presente Dibattito generale, affermiamo con forza che la guerra costituisce *«il rifiuto pratico a impegnarsi per raggiungere quelle grandi mete economiche e sociali che la comunità internazionale si è data ... Purtroppo, i molti conflitti armati che ancora oggi affliggono il mondo ci presentano, ogni giorno, una drammatica immagine di miseria, fame, malattie e morte. Infatti, senza pace non c'è alcun tipo di sviluppo economico. La violenza non porta mai alla pace, condizione necessaria per tale sviluppo»* [Lettera del Santo Padre al Presidente Vladimir Putin].

Signor Presidente,

La Santa Sede ritiene, conformemente all'insegnamento teologico e morale della Chiesa cattolica, che *«si deve fare tutto ciò che è ragionevolmente possibile per evitare la guerra, dati i mali e le ingiustizie di cui è causa. (CCC, 2327). Perciò, allo stesso modo, la Chiesa con insistenza esorta tutti a pregare e ad operare perché la Bontà divina ci liberi dall'antica schiavitù della guerra»* (CCC, 2307).

La mia Delegazione, richiamando tali principi etici che ispirano e animano l'azione internazionale della Santa Sede, non ha altra ambizione che di fornire un contributo d'ordine morale alla presente sessione dell'Assemblea generale, esprimendo pure un dovuto riconoscimento per lo sforzo compiuto dai diversi organi e agenzie dell'ONU, per alleviare le sofferenze provocate dalla crisi siriana e da altre situazioni di conflitto, e un incoraggiamento affinché continuino la loro azione umanitaria. La mia Delegazione vuole anche lanciare un forte appello all'esercizio della propria responsabilità da parte di tutti gli Stati membri. Ci sarà pace e si raggiungeranno gli obiettivi di sviluppo umano integrale in favore di ogni abitante della terra, in particolare dei più deboli e di quelli che non hanno nessuna voce né rappresentanza, se, e solamente se, ogni Stato è capace di assumere pienamente la propria responsabilità per il bene comune di tutti.

Grazie Signor Presidente.

[B0626-XX.01]
